

Chez Trotsky, interview par georges Simenon.

Constantinople 7 juin 1933.

J'ai rencontré dix fois Hitler, au Kaiserhof, alors que, tendu et fébrile, déjà chancelier, il menait sa campagne électorale. J'ai vu Mussolini contempler sans lassitude le défilé de milliers de jeunes hommes. Et à Montparnasse, un soir, j'ai reconnu Gandhi dans une silhouette blanche qui rasait les maisons, suivie par de jeunes femmes fanatiques.

Pour avoir une entrevue avec Trotsky, me voilà sur le pont plus grouillant que le Pont-Neuf de Paris qui relie le vieux et l'ancien Constantinople, Stamboul et Galata. Pourquoi vais-je avoir désormais une impression de beau dimanche sur la Seine, du côté de Saint-Cloud, de Bougival ou de Poissy ? Je n'en sais rien.

Tous les bateaux, autour des embarcadères enchevêtrés, me font penser à des bateaux-mouches. Ils sont plus grands ? C'est certain. Ils ont même un petit air marin et l'hélice bat de l'eau salée. Mais c'est une question de proportion. C'est tout le décor qui est plus vaste, le ciel lui-même plus lointain.

Ici, une rive s'appelle l'Europe et l'autre l'Asie. Au lieu des remorqueurs et des péniches de la Seine, ce sont autant de cargos et de paquebots qui battent pavillon de tous les pays du monde, s'en vont vers la mer Noire ou se faufilent dans les Dardanelles.

Qu'importe ? Je garde mon impression de beau dimanche, de banlieue, de guinguettes. Il y a des couples d'amoureux sur le pont du bateau, des paysans qui transportent des poules et des coqs dans des cages, des marins en permission qui sourient d'avance au plaisir qu'ils vont se donner.

Trotsky ? Je lui ai écrit avant-hier pour lui demander une entrevue. Le lendemain matin déjà j'étais réveillé par la sonnerie du téléphone.

— Monsieur Simenon ? Ici le secrétaire de M. Trotsky. M. Trotsky vous recevra demain à 4 heures. Il faut auparavant que je vous dise que M. Trotsky, dont les déclarations ont été trop souvent déformées, désire recevoir auparavant vos questions écrites. Il y répondra par écrit...

J'ai posé trois questions. Le ciel est bleu, l'air aussi limpide que l'eau profonde où l'on voit pourtant se balancer des algues d'un vert sombre. Là-bas, dans la mer de Marmara, à une heure de Constantinople, quatre îles émergent, les " îles ", comme on dit simplement ici, et déjà nous touchons au débarcadère de la première.

Meudon ou Saint-Cloud, avec les couleurs de la Côte d'Azur. Les pentes sont douces et vertes, ombragées de pins maritimes. Mais c'est la banlieue. Ce sont des dactylos et des midinettes qui rêvent au fond des petites barques où rament leur amoureux. On vend du

chocolat et de la crème glacée et des photographes arrêtent les passants tandis qu'une femme placide tient un tir à la carabine.

Entre les îles, il n'y a guère plus de largeur qu'entre les rives de la Seine. La verdure est parsemée de villas blanches qui s'étagent. Un arrêt encore. Puis un autre. Presque tous les couples ont déjà quitté le bateau.

Voici Prinkipo, l'île où se dresse quelque part la maison de Trotsky.

On a parlé, je crois, de retraite somptueuse, de villégiature de luxe, de propriété paradisiaque.

Au bord de la Seine aussi, à mesure que l'on s'éloigne de Paris, le niveau social monte d'un ton, les villas cossues remplacent les guinguettes et les canots automobiles les bachots de location.

A Prinkipo, le débarcadère est plus coquet et il est entouré de restaurants dont les nappes blanches scintillent dans le soleil. Des voitures attendent, attelées de deux petits chevaux, couvertes d'un dais de toile, mais elles subissent la concurrence des ânes qui, tout sellés attendent sans impatience. Il y en a cinquante, peut-être cent sur une petite place.

Le vendredi, qui est le jour de repos en Turquie, ils seront pris d'assaut. Et partout où il y a de l'ombre et de l'herbe, dans la moindre crique, derrière les haies, sur les talus, la foule grouillera, fera étalage de victuailles, se grisera de rires, de musique et d'amourettes.

Trotsky ? Une voiture m'emmène le long d'une route bordée de villas. Beaucoup sont à louer ou à vendre, car la crise est dure en Turquie aussi. Les persiennes sont closes, mais les jardins sont pleins de roses si grosses qu'elles semblent obèses. En contre-bas, on aperçoit la mer plate et bleue. La voiture s'arrête. Mon cocher tend le bras. Il ne me reste qu'à descendre par une venelle entre deux murs. Tout est si calme, si immobile, l'air, l'eau, les feuilles, le ciel, qu'on a l'impression de rompre en passant les rayons du soleil.

Pourtant voilà un homme, derrière une grille. Sa tunique de policier turc est ouverte sur une chemise blanche et, comme un paisible rentier dans son jardin, il a chaussé de molles pantoufles.

Un autre policier en sort, en civil celui-ci, ou plutôt en bras de chemise car il achève de se laver et il nettoie ses oreilles du bout d'une serviette.

— Monsieur Simenon ?

Je suis dans le jardin touffu qui n'a pas plus de cent mètres sur cinquante. Un petit chien se roule dans la poussière. Un jeune homme débraillé, dans un fauteuil-hamac, lit une brochure anglaise et ne me jette même pas un regard.

Voici un autre jeune homme, sous la véranda. Il est en pantoufles, en bras de chemise lui aussi. Et deux autres boivent du café dans la première salle qui n'est meublée que d'une table et de chaises.

Tout cela au ralenti. Je crois que c'est l'air qui est en cause. Je suis au ralenti aussi, sans fièvre, j'allais dire sans curiosité.

– Monsieur Simenon ?

Un de ces jeunes hommes s'avance, cordial, la main tendue et bientôt nous sommes assis tous les deux sur la terrasse tandis qu'à l'autre bout du jardin le policier achève sa toilette.

On pourrait rester là des heures sans rien faire, sans rien dire, peut-être même sans penser.

– Si vous voulez, nous bavarderons d'abord tous les deux. Ensuite vous irez voir M. Trotsky.

Le secrétaire n'est pas Russe. C'est un jeune garçon du Nord plein de santé, au teint rose, aux yeux clairs. Il parle français comme s'il était né à Paris.

– Je suis très étonné que M. Trotsky ait accepté de vous recevoir. D'habitude, il évite les journalistes.

– Savez-vous ce qui me vaut cette faveur ?

– Je l'ignore.

Moi aussi. Et je continuerai à l'ignorer. Peut-être mes questions ont-elles coïncidé avec le désir qu'a Trotsky de faire, en ce moment, une déclaration sur certain sujet ?

Nous bavardons, et autour de nous tout est immobile dans l'immobilité de l'air. Les deux jeunes gens dans le jardin, sont des invités : un Anglais et un Suédois. Ils partiront après une semaine ou un mois et il en viendra d'autres, de n'importe quel point du monde, des amis ou des disciples, qui vivront un certain temps dans l'intimité de la maison de Prinkipo. Une intimité véritable, presque l'intimité intégrale de la caserne.

Sur la route, là-haut, des voitures passent.

– Il n'y a jamais eu d'attentat ?

– Jamais. Comme vous voyez, la vie est simple. Les deux policiers habitent cette bicoque, au fond du jardin. M. Trotsky ne va guère à Constantinople que pour consulter son médecin et son dentiste. Il prend le bateau qui vous a amené et les policiers l'accompagnent.

C'est à peu près toute la vie extérieure de la maison. Trotsky et Mme Trotsky ont besoin du médecin.

Pour le reste, ils ne descendent même pas au village. A quoi bon ? Il faut être là pour le comprendre, sur la terrasse qui surplombe le jardin et la mer, avec, pour horizon tout proche, l'Asie d'une part et l'Europe de l'autre.

– Voulez-vous le voir maintenant ?

Dans les pièces, les murs sont nus, tout blancs, et il n'y a que des rayonnages et des livres pour apporter quelque diversion. Les livres sont en toutes langues et je distingue le Voyage au bout de la Nuit dont la couverture est bien fatiguée.

– M. Trotsky vient de le lire et il en a été profondément troublé. En matière de littérature, d'ailleurs, c'est la française qu'il connaît le mieux...

Trotsky se lève pour me tendre la main, puis se rassied à son bureau, en laissant doucement peser son regard sur ma personne.

On l'a décrit mille fois et je ne voudrais pas tenter de le faire à mon tour. Ce que je voudrais, c'est donner la même impression de calme et de sérénité que j'ai reçue, le même calme, la même sérénité qu'au jardin, que dans la maison, que dans le décor.

Trotsky, simple et cordial, me tend des feuilles dactylographiées qui contiennent ses réponses à mes questions.

– Je les ai dictées en russe et mon secrétaire les a traduites ce matin. Je vous demanderai seulement de me signer un second exemplaire que je garderai.

Sur le bureau, il y a, épars, des journaux du monde entier et Paris-Soir est tout au-dessus de la pile. Sans doute Trotsky l'a-t-il parcouru avant mon arrivée ?

Par la baie ouverte, on aperçoit au bas du jardin, un port minuscule où flottent deux embarcations : un petit caïque du pays et un canot à moteur amovible.

– Vous voyez, dit Trotsky en souriant. Dès six heures du matin, je suis à la pêche...

Il ne me dit pas qu'il est obligé d'y emmener un de ses policiers, mais je le sais.

D'un geste, il désigne les molles collines d'Asie mineure, qui sont à peine à cinq kilomètres.

– L'hiver, il y a la chasse, là-bas...

Sur sa table, près des journaux, un article commencé.

C'est tout, toute la vie de la maison. Une fois, souvent deux fois par jour, Trotsky s'en va poser ses filets et ses lignes sur l'eau calme de la mer de Marmara.

Le reste du temps, il est dans ce cabinet à la fois si loin et si près du monde.

– Je n'ai, malheureusement, les journaux qu'avec plusieurs jours de retard.

Il sourit. Il a un visage reposé, le regard tranquille. Mais n'est-ce pas au prix d'un effort ? N'est-il pas obligé de ménager ses forces ? Pour poursuivre son œuvre, ne s'astreint-il pas à cette vie prudente qui fait un peu penser aux gestes hésitants d'un convalescent ?

Mais, peut-être, n'est-ce que sagesse ?

– Vous pouvez me questionner.

C'est vrai. Seulement ce qui se dira ici, désormais, je me suis engagé à ne pas le publier. Trotsky commente les déclarations qu'il m'a remises. Et sa voix, ses gestes sont à l'unisson de la paix ambiante.

Nous parlons d'Hitler, longuement. Le sujet le préoccupe. On le sent inquiet. Je lui répète les opinions si contradictoires que j'ai entendues un peu partout en Europe, non sur l'œuvre du Führer, mais sur sa personnalité, sur sa valeur propre.

Et je ne crois pas être infidèle à mon engagement en répétant quelques mots qui m'ont frappé, là-bas dans la maison de Prinkipo, si distante de Berlin

– Hitler s'est fait lui-même au fur et à mesure qu'il faisait son œuvre. Il a appris, degré par degré, étape par étape, au cours de la lutte...

Les réponses à mes questions ? Nous les lisons ensemble.

II

J'ai demandé à Trotsky : Croyez-vous que la question des races sera prédominante dans l'évolution qui suivra la fermentation actuelle ? Ou bien sera-ce la question sociale ? Ou la question économique ? Ou la question militaire ?

Trotsky répond

– Non, je suis loin de penser que la race soit un facteur décisif dans l'évolution de l'époque prochaine. La race est une matière anthropologique crue – hétérogène, impure, mêlée (mixtum compositum) – une matière d'où le développement historique a créé les produits semi-fabriqués que sont les nations... Les classes et les groupements sociaux, les courants

politiques qui naissent sur leurs bases décideront du sort de l'époque nouvelle. Je ne nie évidemment pas la signification des qualités et des traits distinctifs des races ; mais dans le processus de l'évolution, devant la technique du travail et devant la technique de la pensée, elles passent à l'arrière-plan. La race est un élément statique et passif, l'histoire est la dynamique. Comment un élément relativement immobile peut-il déterminer par lui-même le mouvement et le développement ? Tous les traits distinctifs des races s'effacent devant le moteur à combustion interne, sans même parler de la mitrailleuse.

Lorsque Hitler se prépara à établir un régime étatique adéquat à la pure race germano-nordique, il n'a trouvé rien de mieux que de plagier la race latine du midi. En son temps, Mussolini dans la lutte pour le pouvoir, a utilisé bien qu'en la renversant, la doctrine sociale d'un Allemand ou d'un Juif allemand, Marx, qu'il avait appelé, un ou deux ans auparavant " notre maître immortel à tous ". Si, aujourd'hui, au vingtième siècle, les nazis proposent de tourner le dos à l'histoire, à la dynamique sociale, à la civilisation, pour revenir à la " race ", alors pourquoi ne pas revenir encore plus en arrière : l'anthropologie – n'est-il pas vrai ? – n'est qu'une partie de la zoologie. Qui sait ? C'est peut-être dans le royaume des anthropopithèques que les racistes trouveraient les inspirations les plus élevées et les plus indiscutables pour leur activité créatrice ?

Dictatures et démocraties.

Question : Le groupe des dictatures peut-il être considéré comme un embryon de regroupement des peuples ou n'est-il qu'un accident passager ?

Réponse de Trotsky :

– Je ne pense pas que les groupements des Etats se feront sous le signe d'une part de la dictature, d'autre part de la démocratie.

A l'exclusion d'une mince couche de politiciens professionnels les nations, les peuples, les classes ne vivent pas de politique. Les formes étatiques ne sont qu'un moyen en face de tâches déterminées, surtout économiques. Evidemment, une certaine similitude des régimes étatiques prédispose au rapprochement et le facilite. Mais, en dernière instance, ce sont les considérations matérielles qui décident : les intérêts économiques et les calculs militaires.

Est-ce que je considère le groupe des dictatures fascistes (Italie, Allemagne) et quasi bonapartistes (Pologne, Yougoslavie, Autriche) épisodique et momentané ? Hélas ! Je ne peux pas faire mien un pronostic si optimiste. Le fascisme est provoqué non par une psychose ou par une " hystérie " (c'est ainsi que se consolent les théoriciens de salon, dans le genre du comte Sforza), mais par une profonde crise économique et sociale qui, impitoyablement, ronge plus que tout le corps de l'Europe. La crise cyclique actuelle n'a fait que rendre plus aigus des processus organiques morbides. La crise cyclique cédera inévitablement la place à une ranimait de la conjoncture, toutefois moindre que celle qu'on attendait. Mais la situation générale de l'Europe ne s'améliorera pas beaucoup. Après chaque

crise, les petites et faibles entreprises deviennent encore plus faibles ou meurent complètement ; les fortes entreprises deviennent encore plus fortes. L'Europe morcelée représente une combinaison de petites entreprises, hostiles les unes aux autres, à côté des géants économiques des Etats-Unis. La situation de l'Amérique est actuellement très difficile : le dollar lui-même a ployé le genou. Néanmoins, par suite de la crise actuelle, le rapport des forces mondiales changera en faveur de l'Amérique et au détriment de l'Europe.

Le fait que le vieux continent, dans son ensemble, perd la situation privilégiée qu'il avait dans le passé, mène à une exacerbation démesurée des antagonismes entre les Etats européens et entre les classes au sein de ces Etats. Bien entendu, dans les différents pays, ces processus ont atteint une tension différente. Mais je parle d'une tendance historique générale. La croissance des contradictions sociales et nationales explique, à mon avis, l'origine et la stabilité relative des dictatures.

Pour expliquer ma pensée, je me permets de me référer à ce que j'ai eu l'occasion de dire, il y a quelques années, sur cette question-ci : pourquoi les démocraties cèdent-elles la place à la dictature et est-ce pour longtemps ? Laissez-moi donner ici une citation littéraire d'un article écrit le 25 février 1929.

On dit quelquefois que nous avons affaire, dans ce cas, à des nations arriérées ou manquant de maturité. C'est une explication à peine bonne pour l'Italie. Mais, même dans les cas où cette explication est juste, elle n'éclaircit rien. Au dix-neuvième siècle, on considérait comme une loi que les pays arriérés gravissent les degrés de la démocratie. Pourquoi donc le vingtième siècle les pousse-t-il dans la voie de la dictature ? Les institutions démocratiques montrent qu'elles ne supportent pas la pression des contradictions contemporaines, tantôt internationales, tantôt intérieures, le plus souvent internationales et intérieures à la fois. Est-ce bien ? Est-ce mal ? En tout cas c'est un fait.

Par analogie avec l'électro-technique, la démocratie peut être définie comme un système de commutateurs et d'isolants contre les courants trop forts de la lutte nationale ou sociale. Aucune époque, dans l'histoire humaine ne fut saturée d'autant d'antagonismes que la nôtre. Une surtension du courant se fait de plus en plus sentir en différents points du réseau européen. Sous une trop grande tension des contradictions de classes et internationales, les commutateurs de la démocratie fondent ou volent en éclats. Tels sont les courts-circuits de la dictature. Les interrupteurs les plus faibles se rendent évidemment les premiers.

Lorsque j'écrivais ces lignes, l'Allemagne avait encore à sa tête un gouvernement social-démocrate. Il est clair que la marche ultérieure des événements d'Allemagne, pays que personne ne traitera d'arriéré, n'a pu ébranler aucunement mon appréciation.

Il est vrai que, pendant ce temps, le mouvement révolutionnaire en Espagne a balayé non seulement la dictature de Primo de Rivera, mais aussi la monarchie. Des courants contraires de ce genre sont inévitables dans un processus historique. Mais l'équilibre intérieur est loin

d'être réalisé sur la péninsule d'au-delà des Pyrénées. Le nouveau régime espagnol n'a pas encore démontré sa stabilité.

La paix ou la guerre ?

Question. – Croyez-vous l'évolution possible par glissement ou considérez-vous une secousse violente comme nécessaire ? Combien de temps pensez-vous que puisse se prolonger le flottement actuel ?

Réponse. – Le fascisme, particulièrement le national-socialisme allemand, apporte à l'Europe un danger indiscutable de secousses guerrières. Etant à l'écart, je me trompe peut-être, mais il me semble qu'on ne se rend pas suffisamment compte de toute l'étendue de ce danger. A-t-on en vue une perspective non de mois mais d'années – pas de dizaines d'années en tous cas – je considère comme absolument inévitable une explosion guerrière du côté de l'Allemagne fasciste. C'est précisément cette question qui peut devenir décisive pour le sort de l'Europe. J'espère, du reste, m'exprimer très prochainement sur ce thème dans la presse.

Peut-être trouverez-vous que je fais une appréciation très sombre de la situation ? Je m'efforce seulement de tirer les conclusions des faits, en prenant pour guide, non pas la logique des sympathies et des antipathies, mais la logique du processus objectif. Que notre époque ne soit pas celle d'une paisible et calme prospérité et du confort politique, j'espère qu'il n'est pas nécessaire de le prouver. Mais mon appréciation ne peut paraître pessimiste qu'à celui qui mesure la marche de l'histoire avec une unité trop courte. De près, toutes les grandes époques apparaissent très sombres. La mécanique du progrès, il faut le reconnaître, est bien imparfaite. Mais il n'y a aucune raison de penser que Hitler ou la combinaison de plusieurs Hitler réussiront pour toujours, ou à la rigueur pour une dizaine d'années, à faire faire machine arrière à cette mécanique. Ils casseront beaucoup de dents aux engrenages, ils tordront beaucoup de leviers, ils peuvent faire reculer l'Europe pour une série d'années. Mais je ne doute pas que, finalement, l'humanité trouvera son chemin. Tout le passé en est une garantie.

Reprendre du service.

– Vous avez encore des questions à me poser ? demande Trotsky avec patience.

– Une seule, mais je crains qu'elle soit indiscrete.

Il sourit et, d'un signe de la main, m'encourage à poursuivre.

– Des journaux ont prétendu que vous avez reçu récemment des émissaires de Moscou chargés de vous demander votre retour en Russie ?

Le sourire s'accentue

– C'est faux, mais je connais l'origine de la nouvelle. C'est un article de moi paru voilà deux mois dans la presse américaine. J'y disais, entre autres, qu'étant donné la politique russe actuelle, je serais prêt à servir à nouveau si un danger quelconque menaçait le pays.

Il est calme et quiet.

– Vous reprendriez du service actif ?

Il dit oui d'un mouvement de tête, tandis qu'un des jeunes gens, sans doute pour la pêche du soir, installe des filets dans une des barques.

Retour de Saint-Cloud, je veux dire Prinkipo, et bateau-mouche.

Le soir, je dîne à la Régence. Le prospectus dit : " Le restaurant élégant où vous serez reçu par des dames de l'aristocratie russe... "

Car il y a encore un millier de Russes émigrés à Constantinople et, le soir, comme à Paris, Berlin ou ailleurs, c'est la nostalgie des balalaïkas, des pirojoks, de la vodka et des chachliks.

A cette heure-là, dans son île, que les midinettes et les calicots ont désertée, Trotsky dort.